

Pendant la mort (extrait)

Denise Desautels

Volume 26, numéro 2 (77), hiver 2001

Denise Desautels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201537ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201537ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Desautels, D. (2001). Pendant la mort (extrait). *Voix et Images*, 26(2), 241–246.
<https://doi.org/10.7202/201537ar>

Pendant la mort (extrait)

Denise Desautels

alors je m'éloigne

un peu, juste

un peu, avant l'évocation
du pire qui viendra, je le sais
plus fort que toi
cet instinct, cet art
faire défiler le pire
par bribes sous tes yeux
sous les miens surtout, avant
qu'il n'advienne, ne soit advenu
cette fatalité verticale
déjà inscrite quelque part
à l'orée du néant, cette fosse
gravée vers laquelle
tu ne peux t'empêcher
de baisser tes pupilles
de tendre tes phalanges
étourdimement nous pousser
nous la rejoignons
elle est là
pur décor, la fosse fictive
prévoyante commémoration
de l'avenir, l'unique
le nôtre, sans personnage
ni événement encore
mais ça viendra, rassure-toi
déjà on l'imagine, forcenée
exhumant nos gestes futurs
il faut l'examiner de près
cette fosse, à la loupe

c'est ce que tu crois, car pour toi
le pire, c'est voir venir
attendre, ton pouls en délire
fébrile, déjà possédée
à cent pas du malheur
que ça vienne, que ça frappe
alors je m'éloigne avant
l'éruption du vrai désastre
ce trou qui exhibe ses ruines
son spectacle volcanique, amplifié
par la raucité de tes visions
le vrai naufrage, cette vraie
vieillesse si chargée
si haïssable dans ta gorge
qui m'empoignera
à mon tour, ça viendra
on n'y échappe pas, je le sais
j'ai avalé tes mots, maman
la seule vraie justice ici-bas
alors je m'éloigne, en voyage
ailleurs, au bout du monde
je cherche de l'air mobile
du son, ce à quoi j'aspire
caprice, lenteur ou sursis
par-ci par-là
un écho amoureux
tandis qu'il est encore temps
une grande bouffée de bleu
désinvolture ou égarement
parmi des noms latins
et des troncs pourpres
debout, dociles
sur l'écran de l'ordinateur
je cherche ailleurs et cours
après autre chose
que le dépérissement
coutumier, ta maladie, ta mort
sans pitié, le flamboyant
défilé de tes catastrophes
autre chose, n'importe quoi

pourvu que ça ressemble
à de l'extrêmement vivant
n'importe quoi, maman
je ne fabule pas, je cherche
sonde, gratte notre fatalité
verticale, saccage nos tombes
descends en pleine tranchée
et fouille, fouille
jusqu'aux racines natives du mal
et cela t'apeure, je le sais
de me savoir ainsi
médusée par ce noir absolu
sur lequel se fondent
ton rêve, ta rédemption
mais au plus fort de l'absence
grâce à je ne sais quel sortilège
en dépit de tes prières
j'existe, enfin j'existe
abondante et excessive
mêlée aux bruissements
nos brûlures toujours en activité
au plus près de l'élan
et du bond
là où s'ébranle la poussée
là où ça s'insurge contre ton gré
car, à la surface, ta vie
immédiate, ses ajournements
ses exils, ses retours transitoires
étouffent l'air et la lumière
ses pans vacillent
abandonnés, puis repris
exacerbés par ta douleur
ton inapaisement, tes étreintes
tes assauts, tes pleurs, tes appels
au secours quand tu vis
hésites à vivre, ne vis plus
quand par miracle
chaque fois, à peine
une étincelle sur ton drap
de nouveau tu vis, Job

à la dérive, violentée
par ton Dieu
dépouillée de tout
sang, chair, espoir à l'abandon
car, à la surface, maman
tes lambeaux d'existence
l'état second de tes gestes
ta voix exsangue
m'esquintent, me tuent

notre réalité obscure

s'étale

se répand en moi, exténuée
suspendue entre deux vies
cent exigences, cent ferveurs
cent regrets, cent remords
aux aguets, le temps dur
les livres et leur langage
«immortel», dit-on
conditionné par la souffrance
«Penser, maintenant, était souffrir»
voilà ce que Fernand Ouellette
propose dans *Les Heures*
juste après la disparition
de son père
or, en ce qui me concerne
c'est aujourd'hui, maintenant
ici, qu'elle s'affiche
ma souffrance excédée
par ces infatigables va-et-vient
de ta mort exposée
nue sur le tableau rugueux
de ma vie, ma souffrance
sur la montée du jour
sur les étagères qui penchent
de plus en plus sous le poids
des phrases et le cumul
des pensées, sur mes lettres
comme des reliquaires
enrobées de violet

sur les manuscrits
où s'entassent, pêle-mêle
fables, utopies et petits cercueils
sur les cours, ma course automnale
tout au long de cette autoroute
de l'acier, qui s'allonge
intarissable
d'un octobre à l'autre
c'est fou comme elle s'étire
s'emballe, se perd, elle aussi
dans la profondeur des mois
des jours, des instants même
tu ne la reconnaîtrais plus
sur la liste d'épicerie, le ménage
la lessive, sur les petits bruits
de l'amour, ma souffrance
sur le chat Léo, son obstination
trop féline devant mon émoi
sur les plantes fraîches
leur soif, et ma main
gauche, impatiente
autour de l'anse
ma main qui inonde le lierre
le cyclamen, l'orchidée, la chambre
la maison tout entière
une fois, dix fois, mille fois
continûment ma souffrance
sur la sonnerie du téléphone
les comptes, les saisons
l'insomnie, l'encombrement
des mirages, les lieux communs
de la nuit, nos drames séculaires
ma solitude, ses fantômes
et sur l'incorrigible bavardage
des petits riens stridents
de l'enfance
et sur ton inépuisable fin
têtue, ma souffrance
avec ses natures mortes
qui garnissent joliment mon crâne

et sur toi, toi encore
toi toujours, ma souffrance
et sur la pensée de toi
dans l'ouragan de mes rêves
où parfois tu meurs un peu
velléitaire, maman
pour la énième fois
où je voudrais parfois mourir
prendre ta place
plus que toi, m'oublier
sombrier, disparaître
que le rideau tombe
que ça s'éteigne
une fois pour toutes
le morbide, le funeste, la fosse
un long sommeil sans voix
ni ressassement ni lâcheté
où rien ne se presse
où rien ne dure
aucune figure fatale
du plein vide
de la blancheur partout
contre mon incompétence